

TRAGÉDIES FRONTALIÈRES ET DÉCONSTRUCTION DES IMAGINAIRES GÉOGRAPHIQUES DANS LE ROMAN CONTEMPORAIN

Yvette Marie-Edmée ABOUGA

Université de Yaoundé I, Cameroun

yabougas@yahoo.fr

Résumé : Le roman contemporain éclaire sur les mouvements migratoires entre L’Afrique et l’Europe en mettant en scène le sujet migrant face aux impasses transfrontalières. Si la catégorie littéraire des frontières émerge dans un contexte de mondialisation et de globalisation, elle suscite à juste titre des réflexions sur les déplacements transfrontaliers violents dans un cadre conflictuel d’une part et sur une poétique de déconstruction des imaginaires provoquant ainsi des renversements de valeurs idéologiques dans les sociétés censées accueillir. De Michel Agier à Edouard Glissant, les questions relatives au rejet de l’étranger et celles concernant les politiques de l’hospitalité rendent favorables la déconstruction des imaginaires en accord avec quelques aspirations critiques de notre époque.

Mots clés : Impasses frontalières, tragédies, étranger, relation, déconstruction.

Abstract : Contemporary novel enlightens us on migratory flow from Africa to Europe focusing on the migrant challenging transboundary impasses. Taking place in a globalisation context, the literary category of boundaries is the cause, on the one hand, of reflections on violent transboundary movements in a conflicting environment and on a deconstruction of boundaries thus inducing overturning of ideological values in societies supposed to be hospitable, on the other hand. How can these contemporary tragedies be seen in cinema ? How does discursive strategies contribute to undo these geographical boundaries? From Michel Agier to Edouard Glissant, concerns related to xenophobia and those on hospitality policies favor the deconstruction of boundaries in accordance with some critical aspirations from our epoch.

Keywords: Boundary impasses, tragedies, foreigner, relation, deconstruction.

Introduction

Eldorado (Gaudé, 2006) aborde le thème de l'immigration clandestine en narrant, dans un souffle épique les destins de deux personnages qui entreprennent chacun un voyage périlleux. Il s'agit de deux mouvements migratoires qui s'entrecroisent. Soleiman tente de rejoindre l'Europe, tandis que Salvatore Pirraci, le commandant d'une frégate italienne quitte l'Europe pour l'Afrique du Nord. *Tropique de la violence* (Appanah, 2016) prend comme point de départ les mouvements migratoires désormais plus intenses entre les différentes îles des Comores en direction de Mayotte, dernier département français. Les enjeux socio-économiques se dessinent dans ce cadre politiquement fragile et en permanence contesté. La Méditerranée et l'Océan indien se lisent en parallèle dans ces deux textes. Dans ce sens, l'île de Mayotte se présente comme une véritable poudrière en termes de violence, s'ancrant dans un contexte de politiques migratoires extrêmement précaires. Si les Africains, au péril de leur vie, à partir des côtes libyennes et des frontières algériennes et marocaines, défient la méditerranée pour atteindre l'Europe par l'Italie et le Maroc dans *Eldorado*, les Comoriens entreprennent dans *Tropique de la violence*, des traversées dangereuses en kwassa-kwassa pour un débarquement incertain à Mayotte, espace de tous les fantasmes. Les deux romans se retrouvent sans conteste au plan thématique. Les tragédies frontalières sous toutes leurs formes, les traversent puisque les crises migratoires en sont les principales causes. Autrement dit, la violence se trouve au cœur de cette réflexion au même titre que les migrations et l'exil qui la provoquent. Ces phénomènes s'entrelacent et suscitent de nombreux questionnements dans les littératures contemporaines, étant entendu qu'une des vocations essentielles de la littérature est de donner accès à des expériences humaines sortant des normes du connu dans une société donnée.

En parlant de violence, les années 1970 et 1980 verront des débats autour des notions de violence structurelle et de violence culturelle du sociologue norvégien

Johan Galtung¹. Si la violence structurelle désigne des formes de violence provoquées par des structures sociales ou des institutions, la violence culturelle se réfère à des éléments symboliques qui peuvent être utilisés pour justifier ou légitimer des formes de violence directe ou structurelle. Michel Foucault dans *Surveiller et punir* (1993) propose des analyses sur la gestion de l'altérité dans la société à travers la répression étatique. Selon lui, la représentation de la violence construit des individus *autres* qui menacent la communauté et dont la violence physique doit être contrôlée et neutralisée à l'aide de violences structurelles. Par ailleurs, les théories foucauldienne ont certainement influencé les travaux d'E. Saïd. Ce dernier interroge la violence géographique exercée par l'impérialisme occidental et ses entreprises d'explorer, de cartographier et de contrôler virtuellement tout espace dans le monde (Saïd, 1980). Explicitement et en rapport avec *Eldorado*, ce point de vue peut être considéré au vu de l'échange qu'ont Salvatore Piracci et son ami, Angelo, comme une matérialisation de la violence structurelle et culturelle :

Ils nous disaient que nous étions là pour garder les portes de la citadelle. Vous êtes la muraille de l'Europe. C'est cela qu'ils nous disaient. C'est une guerre et vous êtes en première ligne. Vous ne devez pas vous laisser submerger. Il faut tenir. Ils sont toujours plus nombreux et la forteresse Europe a besoin de vous (Gaudé, 62).

L'analyse de ce discours suggère non seulement des conflits idéologiques et physiques, mais révèle tout aussi bien un processus de rejet de l'autre qui laisse entrevoir un contexte de violences. Ceci étant, la problématique de l'impasse des frontières et la protection acharnée des territoires, coïncide avec celle des exclusions violentes. Moïse, une des voix narratrices dans *Tropique de la violence*, commet son premier crime à seize ans. Sa crise identitaire s'enracine dans le sentiment de non appartenance à une terre. Abandonné par sa mère parce qu'il naît avec des yeux verts, Marie, une blanche l'adopte et lui offre une nouvelle terre. La terre promise : Mayotte. Identité incertaine, errance, marginalité,

¹ Johan Galtung (Norvège) est né en 1930 à Oslo. Sociologue et mathématicien, il est considéré comme l'un des pionniers des études modernes sur la paix.

transgression, brutalité et meurtre fondent le parcours de cet être déterritorialisé. Sur ce, comment interagissent les modalités de la représentation littéraire des tragédies frontalières dans les romans de L. Gaudé et N. Appanah ? Sur quels présupposés idéologiques se construisent les discours sur les migrations transfrontalières sur fond de violence ? Des expériences violentes du déplacement aux figures de violence, cette étude insistera certes sur la théâtralisation des corps souffrants aux frontières mais elle réactualisera d'abord la fascination de l'ailleurs en tant qu'espace fantasmé, lieu de tous les extrêmes violents. Et ce sera bien plus le lieu de réinterroger l'espace-temps de l'hospitalité comme principe inconditionnel selon Michel Agier à la suite de Jacques Derrida. Les concepts de Relation et de Mondialité selon Edouard Glissant justifieront la déconstruction des imaginaires géographiques, permettant d'envisager autrement la figure de l'étranger.

3. Des élans migratoires à l'exclusion de l'autre

Sur ce sujet, le corpus romanesque contemporain est riche en fictions. Depuis *Le Ventre de l'Atlantique* (Diome, 2003) en passant par *Eldorado* de Laurent Gaudé, en s'attardant sur *Tropicque de la violence* de N. Appanah, *Trois femmes puissantes* (Ndiaye, 2009) et sur *A ce stade de la nuit* (Kerandal, 2014), les écrivains s'emparent d'une réalité politiquement complexe qui renvoie l'être humain à ses propres limites. La réalité des tragédies frontalières. Les frontières sont traversées dans la violence et elles sont aussi habitées. Qu'est-ce qu'une frontière ? Comment l'expérience de la frontière installe-t-elle l'homme dans le tragique ? Sur quoi se fondent les élans migratoires ? Les candidats au départ identifient un lieu d'arrivée à partir de leur perception du monde ou des contraintes factuelles liées à leur situation économique ou sociale. Dans *Qu'est-ce qu'une frontière aujourd'hui ?* (Amilhat-Szary, 2015) la frontière est définie comme une ligne de partage traditionnel entre des territoires et des souverainetés. Pas une définition de frontière qui ne réfère aux notions d'Etat (nation) et de territoire, pas une approche des deux autres termes, d'Etat ou de territoire, qui n'inclue également

celle de frontière. Il s'agit donc de la limite du territoire d'un Etat et de l'exercice de la compétence territoriale. Cette limite s'incarne sur le plan juridique par le principe de souveraineté qui signifie qu'il appartient discrétionnairement à un état de définir les règles d'appartenance à la communauté nationale et donc d'instituer l'opposition dedans/dehors. Ces logiques d'appartenance s'accompagnent mécaniquement d'une logique identitaire. Et là, survient l'exclusion de l'étranger qui est liée à la limite tracée entre le dedans et le dehors, à la frontière instaurée entre citoyens et étrangers et par la notion d'appartenance. La violence faite à l'autre est donc posée à partir du paradigme de l'exclusion. D'Emmanuel Levinas à Jacques Derrida, la philosophie contemporaine s'est efforcée de distinguer « être-à-côté », « être avec » et « être pour ». On peut vivre à côté en traitant l'autre comme s'il n'était pas humain parce qu'il est perçu comme objet de menace. On peut prendre l'exemple de Calais² en France. Ces non-lieux, ces espaces hors-temps montrent des parcours erratiques dans une extrême déchéance. A partir de là, la frontière constitue un lieu de tension entre soi et l'autre. C'est à la frontière que l'on se définit face à l'autre, dans un processus toujours mouvant et conflictuel.

4. Expériences violentes du déplacement

Les disparités de plus en plus flagrantes entre territoires « gagnants » et « perdants » de la mondialisation économique et financière, la multiplication des conflits locaux, régionaux ou internationaux d'intensité variable, les processus sournois d'épuration ethnique ou religieuse dans certains pays, la saturation démographique dans des régions où des ressources s'amenuisent, contraignent des dizaines de millions d'individus à migrer. Dans ce sens, les traversées, les voyages, les passages, les déplacements, les exils temporaires ou de longue durée, témoignent potentiellement des déchirements, des sacrifices et des

² La jungle de Calais, dont l'appellation officielle est la « Lande », est une expression désignant les camps de migrants et de réfugiés installés à partir du début des années 2000 à Calais, Coquelles et Sangatte, aux abords de l'entrée française du tunnel sous la Manche et la zone portuaire de Calais.

renoncements qui accompagnent ces expériences humaines toujours douloureuses. Les déplacements, pour ainsi dire, structurent pleinement les trames romanesques de L. Gaudé et N. Appanah.

Jamal et Soleiman sont en Lybie. Seul Soleiman doit partir. Les adieux entre les deux frères se font dans un climat de détresse. Atteint de VIH, Jamal ne peut poursuivre le voyage. Il le savait. Il se charge d'accompagner son frère jusqu'à la frontière et le lui dit : « Soleiman. Je suis malade [...]. Malade. Oui. Je voulais t'accompagner et t'emmener jusqu'à la frontière » (Gaudé 85). Il poursuit « Je vais t'accompagner jusqu'à la voiture qui t'amènera sur la côte libyenne, à Al-Zuwarah. [...] Je veux voir un d'entre nous s'éloigner de ce pays où nous n'aurions jamais dû naître. » (Gaudé 85). La séparation déchire violemment de l'intérieur les deux personnages. C'est là l'une des conditions de l'immigration. Le départ et ses contraintes. Pour ne plus vivre les guerres et toutes les instabilités qu'elles provoquent, il faut quitter ses attaches. Il faut quitter ses origines pour un ailleurs inconnu. Le départ suppose des renoncements et des sacrifices. La traversée et l'avenir sont incertains ; les itinéraires, longs et nombreux. Et Soleiman se livre :

Dans la voiture qui roule toutes fenêtres ouvertes, j'essaie d'imaginer la vie qui m'attend mais je n'y parviens pas. Je ne peux penser qu'à ce que je laisse. Comme j'ai vieilli, tout à coup. Il n'y a plus de joie et le monde me semble laid. La solitude prend possession de moi. (Gaudé, 91).

Soleiman est présenté comme un être en permanent équilibre tel un acrobate suspendu sur un fil, sans protection. Il n'est pas parti mais il est déjà ailleurs. Être ailleurs signifie avoir laissé derrière soi ses racines. Milan Kundera parle de *L'Insoutenable légèreté de l'être*, lorsqu'il évoque les conditions d'exil :

Qui vit à l'étranger marche dans un espace vide au-dessus de la terre sans le filet de protection que tend à tout être humain le pays qui est son propre pays, où il a sa famille, ses collègues, ses amis, et où il se fait comprendre sans peine dans la langue qu'il connaît depuis l'enfance. (1984, p. 116)

La nostalgie, la perte de Jamal et la peur de l'inconnu pourtant salvateur configure une forme de violence qui s'enracine dans l'être de Soleiman et

provoque déjà une crise de conscience aigüe et une rupture identitaire qui rejoint celle de Moïse dans *Tropique de la violence*.

Les crises migratoires s'étendent jusqu'aux territoires lointains de la France, notamment Mayotte dans l'Océan indien. Le roman d'Appanah a pour cadre la migration clandestine vers Mayotte. La clandestinité implique toutes sortes de défis et de risques. Elle se pose tout d'abord comme une réalité illégale dans le sens du non-respect des règles internationales régissant les passages des frontières. L'intrigue de ce roman juxtapose des récits provenant de cinq points de vue différents qui font lire les souffrances liées au phénomène de migration clandestine. Une entrée *in media res* du roman met en scène Marie, racontant ses souffrances de femme infertile qui rêve d'un enfant. Son désir de maternité ne se réalise autrement que par une adoption. Elle élève Moïse, d'origine comorienne, dans des conditions suffisamment privilégiées, en l'inscrivant par exemple à « l'école de Pamandzi, là où il n'y a que des métropolitains ou des enfants de Mahorais ayant vécu longtemps en France ». (Appanah, 27) La proximité des « bangas » où s'entassent les clandestins, les oblige à vivre dans un climat d'insécurité : « [...] nous fermons à double tour notre maison, mettons des grilles en fer aux fenêtres et des cadenas à notre portail. Nous avons maintenant un chien » (Appanah, 27). Bruce, par contre, qui ne connaît pas le goût des céréales, règne en maître sur *Gaza*, bidonville dont il est le maître et qui se réfère à la bande de Gaza³, territoire frontalier d'extrêmes violences entre la Palestine et Israël : « Gaza c'est un no man's land violent où les bandes de gamins shootés au chimique font la loi. Gaza c'est Cape Town, c'est Calcutta, c'est Rio. Gaza c'est Mayotte, Gaza c'est la France ». (Appanah, 54). Ces propos ironiques d'Olivier informent sur la double perception du sentiment du rejet de l'autre et de l'exclusion dans des espaces frontaliers imaginés dans la violence. Les

³ C'est une bande de terre de 41 km de long sur la côte orientale de la mer méditerranée dans le bassin Levantin, au Proche Orient. Elle tire son nom de sa principale ville, Gaza. Ce territoire est entouré par Israël et l'Égypte. Les deux pays l'ont occupé successivement. C'est un territoire revendiqué par la Palestine. C'est un lieu qui abrite de nombreux conflits.

oppositions spatiales renvoient à un affrontement de visions où les regards se croisent sans jamais se rencontrer. D'autre part, des centres de rétention qui accueillent les clandestins, lieux d'enfermement et de surveillance, aux résidences protégées des violences des bidonvilles, l'espace peut se lire sous le prisme du contraste binaire ouvert/fermé. Moïse peut être considéré comme un déraciné, habité par un sentiment d'étrangeté qui ne le fixe nulle part. Il est étranger à lui-même. Cette incapacité à se définir le pousse à quitter une sédentarité sécurisante et ses déplacements épousent les contours d'un nomadisme qui prend les accents d'un exil sans fin, entrecoupé de crises et de ruptures dans des actes violents. Parallèlement à cela, la violence qui habite Soleiman dans *Eldorado*, lors de son périple, se définit tout aussi bien dans la même perspective, celle des expériences tragiques de la traversée des frontières.

4.1. Les figures de la violence : symbole suprême des tragédies frontalières

L. Gaudé et N. Appanah créent des personnages qui font de la violence un moyen de survie. Dans *Eldorado*, le combat est illustré à travers le périple initiatique de Soleiman. Les conditions de voyage n'existent pas. Les migrants pensent les déterminer à l'avance dans l'ignorance totale des contingences violentes qui construisent ces parcours. La survie passe inéluctablement par des postures de résistance et d'extermination de l'autre dans un monde sans règle où tout se réinvente sans cesse. Dans cet univers sans éthique, l'élément de chaos fait le caractère indéfinissable de la violence. La détermination de Soleiman préfigure les violences dont il sera l'une de figures caricaturales dans le récit de Laurent Gaudé :

Je vais passer en Europe et je vais travailler comme un damné. Si les choses sont telles qu'on les dit, je ne tarderai pas à accumuler un peu d'argent. J'enverrai tout là-bas. Le plus vite possible. (...) La lutte à commencer. (...) Je serai dur à la tâche et infatigable comme une machine. (Gaudé, 116)

L'acharnement à changer son destin se lit entre ces lignes. C'est un personnage qui se projette dans la lutte et donc dans la résistance. Le lecteur assiste à sa métamorphose avant même son arrivée en Europe. Victimes des passeurs, les

candidats aux voyages subissent une initiation à la violence. Soleiman présente la double figure de la victime et du bourreau. En se défendant contre les insultes des passeurs et les menaces physiques qu'ils profèrent lorsqu'ils les dépouillent, Soleiman se métamorphose en être violent:

Lorsqu'un des trois hommes est venu vers moi et m'a agrippé par la veste pour que je lui donne ce que j'avais, je l'ai frappé au visage. Le coup ne l'a pas fait tomber. Il m'a regardé avec une haine sauvage. Les deux autres ont fondu sur moi avec la célérité du rapace. Ils m'ont tiré à l'écart du groupe et m'ont frappé de coups. Je suis tombé à terre tout de suite. Ils m'ont frappé longuement encore, jusqu'à ce que je ne bouge plus du tout. (Gaudé, 119)

L'extrait illustre suffisamment la particularité de cet univers des passages. Ces lieux transitionnels supposés nourrir les rêves ou les ajuster se transforment en espaces dysphoriques. Les voyageurs sont des silhouettes improbables qui partent à l'assaut du monde infini. De même, dans l'espace romanesque de N. Appanah, les violences sont tributaires de l'évolution des rapports de la société avec l'Histoire. En somme, des violences nées de l'Histoire. Mayotte, dernier bastion de la politique colonialiste française dans les territoires dits d'outre-mer, est le haut lieu de toutes sortes d'exactions violentes. Dans ce roman, le lecteur est confronté à la violence, érigée en système. Une figure allégorique qui étend ses tentacules jusqu'aux profondeurs de l'être. Incarnation du Mal, mais en même temps, victime de l'Histoire et ses détours, Bruce règne avec une violence crue sur Gaza : « Pour rester le chef il faut punir et j'ai puni ». (Appanah, 96) La description des conditions de vie se lit sur le mode des codes institués : « Avant tout, il faut avoir de l'argent, de la thune, du fric, money money money, il faut que ça rentre, il faut que ça sorte, il faut que ça boive, que ça fume et que ça revende » (Appanah, 95). L'isolement, la marginalisation et la déshumanisation dus à l'incapacité des pouvoirs politiques de gérer les crises migratoires favorisent la descente aux enfers des jeunes mahorais, condamnés à l'enfer même lorsqu'ils s'organisent en véritables bandes armées, machettes à la main pour résister au pouvoir.

Dans *Les Damnés de la terre*, Frantz Fanon postule que les « instruments sont importants dans le domaine de la violence, puisque tout repose en définitive sur la répartition de ces instruments ». (2004, p.95) Dans les deux surfaces textuelles faisant l'objet de nos analyses, l'impact de la violence varie selon les instruments utilisés. Les coups de poing donnés par le commandant Salvatore au capitaine libyen livrent un personnage excédé par les politiques migratoires inefficaces et les profits générés par le commerce des humains entre l'Europe et l'Afrique :

Le commandant, sans dire un mot, le frappa de toutes ses forces au visage. Puis il l'empoigna. Il repensait aux trois barques qu'il n'avait pas trouvées et que personne ne retrouverait jamais. (...) Il frappa et sentit la pommette de l'homme s'ouvrir sous la violence du coup. La chair saignait. (Gaudé 105)

Cela va sans dire que le commandant se fait justice pour se faire bonne conscience. Boubakar et Soleiman vivent l'ultime traversée vers l'Espagne en passant par les frontières marocaines. La voix narratrice, celle de Soleiman, raconte l'assaut des policiers espagnols : « La matraque du premier s'abat sur mon épaule. Je sens la douleur engourdir mon bras. Il ne faut pas céder. Je dois tenir. Je frappe l'homme au visage. [...] Je frappe au hasard pour que les mains voraces lâchent prise » (Gaudé, 202). Violences physiques, corps en souffrance et consciences malmenées manifestent la spectacularisation des tragédies frontalières chez les deux auteurs. La métamorphose de Soleiman lorsqu'il frappe à son tour Ahmed, le marchand de Zelfana, renforce l'hypothèse selon laquelle la traversée des frontières laisse des blessures et transforment. Et cela passe par des changements radicaux de l'être qui se découvre, se renie et s'accepte au gré des rencontres et des repères contextuels et situationnels. Les identités meurtrières et les altérités violentes prennent forme en s'inscrivant dans des espaces de vie et de survie. Wolfgang Sofsky rappelle que l'arme rend la violence possible et en même temps la limite. L'auteur du *Traité de la violence* situe ainsi la valeur et la fonction de l'arme bien au-delà de la simple matérialité de l'acte puisque « l'arme n'est pas seulement un moyen pour une fin. [...] L'arme

est aussi porteuse de significations, elle a une valeur culturelle ». (1998, p. 29) Il poursuit en posant que le principe d'extension s'applique toutefois à tout instrument de violence, puisque « qu'elle soit un coup de poing en pierre ou un épieu, une arme à feu ou un projectile explosif, l'arme augmente le rayon d'action et l'intensité de la violence humaine ». (1998, p.32) Dans ces espaces, l'arme en tant qu'instrument de violence s'inscrit solidement au cœur des deux esthétiques littéraires.

4.2. *Corps meurtris, corps souffrants*

La théâtralisation des corps en souffrance est un procédé littéraire qui permet aux auteurs de matérialiser au mieux l'univers tragique des frontières. Cette mise en scène suggère la violation des droits de l'homme dans des zones de non-droit. Elle suggère des significations quant aux choix esthétiques relatifs à l'écriture des corps abîmés, disloqués, mutilés et immolés. Soleiman agresse Ahmed pour lui voler. Les mots dont il se sert pour décrire la scène, traduisent tout le tragique de la situation :

Je le frappe de toutes mes forces au visage. Je cogne avec brutalité son nez. Le corps s'effondre. Comme un poids mort. Il saigne. Le sang se répand sur son menton, sa chemise. Il gît à mes pieds, braguette ouverte, inerte. [...] Je m'accroupis près de lui. Je fais glisser mes mains sur son corps. (Gaudé 145)

A plus d'un titre, cette description de l'agression rend l'expression de la violence plus intense en termes de corps objet. Au-delà du geste de désacralisation, une autre perception de la violation des corps est observée. La violation du corps inerte sans vie. Dans ce cas, on peut envisager l'analyse sous l'angle de l'obscénité. Isabelle Lasvergnas définit l'obscène comme « ce qui heurte la pudeur (...), ce qui met à nu ce qui devrait rester voilé ; ce qui force le secret de l'intime ». (2007, p.115-127) Dans *Eldorado*, le corps s'expose aux regards et aux coups des autres. Il est soupesé et évalué. Le corps humain s'établit comme une construction sociale et historique dans la mesure où sont projetés sur lui les peurs et les angoisses de l'environnement auquel il est confronté. Des violences

psychologiques aux violences physiques, les candidats à l'immigration perdent aussi souvent toute identité. Les dispositifs frontaliers, les régimes de franchissement des frontières et leurs relais officieux, instaurent dans leur rigidité des formes systémiques de violence. Plus précisément, les fouilles au corps, les agressions, les viols, les contrôles incessants, les réseaux des passeurs peu scrupuleux en complicité souvent avec la police des frontières participent de l'esthétique du corps souffrant. Pour éclairer théoriquement ce qui précède, Michel Foucault construit dans ses cours au Collège de France, une réflexion sur la gouvernementalité, perçue comme un ensemble constitué d'institutions, de procédures, de calculs stratégiques permettant d'exercer le pouvoir. Ce qui revient à penser que dans les frontières, les individus cessent d'être des sujets souverains pour devenir des objets de contrôle dans un espace fragmenté. La frontière devient donc un lieu violent car le migrant se trouve emprisonné dans cet espace intermédiaire dont le franchissement ne finit jamais.

5. De la poétique de la désespérance à la déconstruction des imaginaires géographiques

Entre et sois le bienvenu, toi que je ne connais pas

Dufourmantelle, Anne, *L'hospitalité, une valeur universelle ?*

Les infrastructures de fortune, la noyade qui s'en suit, la mer qui engloutit, l'abandon des embarcations humaines en pleine mer, les contournements de la Méditerranée selon des itinéraires périlleux et complexes, donnent lieu à toute une poétique de la désespérance frontalière de l'Exode que les auteurs de notre siècle tentent de décrire dans des mouvements d'écriture traduisant les soubresauts des corps agonisants. Les récits ne donnent pas les chiffres concernant les morts. Ils privilégient une esthétique du grand nombre qui pose la problématique des violences de guerre. On pourrait parler de guerre contre les migrants. Elle est réelle. Violence imputable aux appareils d'Etat protecteurs de leurs territoires. Les deux romans qui font l'objet de cette réflexion, soulignent

avec violence, la souffrance des hommes, obligés d'abandonner leur pays et leur culture et confrontés à l'inconfort comme à l'insoutenable. Entassés dans des embarcations et spoliés, ils vivent l'enfer du naufrage, étymologiquement, celui de la ruine et de la destruction.

Globalement, l'imaginaire humain accuse l'irruption incontrôlable du monde. Rien n'arrête les migrants. Le désir de partir est toujours plus profond et ferme. Si l'imaginaire européen s'y refuse et succombe fatalement aux nostalgies colonialistes, aux élans xénophobes, aux extrémismes qui stigmatisent l'autre face aux exigences de l'Etat-nation, d'autres imaginaires se construisent autrement. L'anthropologue Michel Agier⁴, dans ses ouvrages *Les Migrants et nous. Comprendre Babel* et *L'Étranger qui vient. Repenser l'hospitalité*, suggère l'impératif d'une pensée humaniste qui ferait de nous des hommes/femmes-frontières. Quelle attitude avoir face à l'étranger qui vient d'ailleurs ? Faut-il accueillir cet intrus ? Comment accueillir sans risque d'être envahi ?

Les imaginaires géographiques capitalistes, tenus par le néo-libéralisme exacerbé, ignorent les droits naturels, inaliénables indivisibles de nos humanités. Pour cela, la condition d'étranger est appelée à se répandre. Michel Agier invite à repenser l'hospitalité au prisme de l'anthropologie, de la philosophie et de l'histoire en nous rappelant que nous portons en nous les frontières du monde puisqu'elles nous traversent et fondent les conditions de possibilité de nos identités. L'hospitalité correspondrait au: « moment où un seul geste peut faire de l'étranger un hôte, sans jamais qu'il cesse tout à fait d'être étranger et donc de porter en lui la trace de l'intrus ». (2018, p.7) Cette pratique de l'hospitalité participerait de la déconstruction des imaginaires dans le sens où elle révélerait une « crise des Etats-nations face aux défis de la mobilité ». Agier (2018, p.10) Michel Agier identifie au préalable les trois états classiques de l'étranger : Tout

⁴ Michel Agier est anthropologue et directeur d'études à l'EHESS. Il consacre ses recherches à la mondialisation humaine, aux lieux de l'exil et aux nouveaux contextes urbains. Dans son essai *L'Etranger qui vient. Repenser l'hospitalité*, il invite à reconsidérer l'hospitalité en observant ses formes actuelles à la lumière de l'histoire, de la philosophie et de l'histoire

d'abord il y a l'extériorité " En arrivant, d'ailleurs, de dehors, et en dérangent, même sans le vouloir, un ordre de places établi quel qu'il soit : maison, village, quartier, cité, ville, région, Etat. C'est l'extériorité de l'étranger qui arrive ». Agier (2018, p.113) Quant à l'extranéité : « En franchissant une frontière administrative, institutionnelle, légale : c'est l'extranéité de l'étranger qui a besoin de droits pour, pas à pas, se rapprocher de la citoyenneté ». Agier (2018, p.113). L'étrangeté : « En quittant ce qui nous est familier et en découvrant un monde autre où tout est à réapprendre : c'est l'étrangeté relative de l'étranger ». Agier (2018, p.113) Ces trois caractéristiques rassemblées, font de l'étranger un être socialement indésirable ayant fait l'expérience « d'une moindre humanité ». Agier (p.131-132) Par ailleurs, Edouard Glissant pense que « Chaque fois qu'une culture ou qu'une civilisation n'a pas réussi à penser l'autre, à se penser avec l'autre, à penser l'autre en soi, ces raides préservations de pierres, de fer, de barbelés ou d'idéologies closes, se sont élevées, effondrées, et nous reviennent encore dans de nouvelles stridences ». (2007) Cela revient à situer l'étranger qui est une diversité dans la mondialité, perçue comme une identité relationnelle. La figure de l'étranger se construirait à partir de la transformation de l'être en relation avec l'autre.

Pareillement, l'engagement de L. Gaudé trouverait un sens dans cette vieille vision anthropologique de l'hospitalité. Attiré par des sujets tragiques et épiques, il privilégie la mise en scène des hommes confrontés à des catastrophes. Pour cela, il exalte le courage, la détermination et la solidarité qui animent ses héros dans leurs quêtes. Il réaffirme cette posture en ces termes :

Je veux une poésie qui s'écrive à hauteur d'hommes. Qui regarde le malheur dans les yeux et sache que dire la chute, c'est encore rester debout. Une poésie qui marche derrière la longue colonne des vaincus et qui porte en elle la part égale de honte et de fraternité. Une poésie qui sache l'inégalité violente des hommes devant la voracité du malheur. (2017, p.7)

Cette posture humaniste de L. Gaudé s'inscrit très lisiblement dans *Eldorado*. La Sicile est au cœur des routes navales entre l'Afrique et l'Europe. Les passeurs qui acheminent les migrants dans des bateaux de fortune tentent de la rallier pour les conduire en Europe. C'est ainsi que Salvatore Piracci, commandant d'une

frégate chargée d'intercepter les bateaux de migrants au large de la Sicile, est abordé par une jeune femme qu'il avait sauvée deux ans plutôt et qui lui demande s'il se souvient d'elle : « Oui il se souvenait. Lorsqu'ils eurent effectué le transfert de ces hommes, lorsque le bateau clandestin leur sembla vide, lorsqu'ils eurent emporté à bord les corps de ceux qui étaient morts, ils firent une dernière ronde. C'est là qu'il la trouva ». (Gaudé, 2006)

Il va découvrir le visage de la vie humaine battue par le malheur et rouée par les coups du sort. L. Gaudé témoigne tout comme Natacha Appanah, de la difficulté à venir en aide aux migrants. Au travers de ce personnage qui porte en lui assez d'humanisme dans ce roman, son impuissance à sauver les hommes s'exprime dans un discours aux morts, une prosopopée pathétique :

Il contemplait la mer tout autour de lui et il aurait aimé hurler. De toute sa force. Hurler pour que les mourants l'entendent au loin. Qu'ils sachent que des hommes étaient là qui ne les trouveraient jamais ou qui arriveraient trop tard mais qui étaient partis à leur recherche. Qu'ils sachent qu'ils n'avaient pas été oubliés. (Gaudé, 72)

Cet extrait exprime l'extrême condition humaine. Le commandant, dans un dernier élan d'impuissance livre tout son humanisme. L'auteur met le lecteur en présence d'une forme de solidarité qui s'oppose aux politiques restrictives d'entrée sur les territoires européens. M. Agier à la suite de Jacques Derrida, revient sur le principe inconditionnel de l'hospitalité avec certes une certaine distance. Pris dans toute sa dimension d'injonction éthique, ce principe devrait être restitué au sein des relations sociales. Face à la crise, M. Agier questionne notre rapport à l'hospitalité et montre la nécessité de son dépassement par la politique. Le commandant et ses hommes dont la mission première est de pourchasser les migrants, tentent plutôt désespérément de les reprendre à la mort : « Les extirper de la gueule de l'océan. Le reste, toute le reste, les procédures d'arrestation, les centres de détention, les tampons sur les papiers, tout cela, à cet instant, était dérisoire et laid » (Gaudé, 2006). Entre autres, ce que suggère M. Agier revient à penser la place de l'étranger et à comprendre le sens des actions menées au nom de l'hospitalité associée à la solidarité et à la politique. Celui qui

devient l'hôte dans la relation instituée par l'hospitalité, fait disparaître cet autre absolu, sans nom, fantasmé dans la géographie des crises contemporaines. Michel Agier parle aussi de repenser les trois principes suivants : celui de la mobilité (*outsider*), de l'altérité (*stanger*) et de l'appartenance (*foreigner*) afin de déconstruire l'étranger que nous sommes tous à des degrés divers pour comprendre la proximité que nous avons avec l'étranger radical et absolu qui s'incarne en l'autre et qui peut aussi bien être, dans un autre contexte historique, nous-même. Bien évidemment, tout cela ne peut échapper à un cadre mobilisant des concepts intégrateurs autour de l'échange, du don, et contre-don, de la relation et du commun. Dans *Tropique de la violence* de N. Appanah, Marie a trente-quatre, divorcée d'un mahorais et sans enfant. Elle vient de recevoir dans des conditions difficiles, des migrants arrivés dans un hôpital où elle travaille comme infirmière. Un bébé lui est offert par une jeune comorienne de seize ans, arrivée clandestinement à Mayotte : « Quand je tourne le dos, je l'entends dire *Toi l'aimer, toi le prendre*. Je ne m'arrête pas, je laisse ces mots me poursuivre comme une traînée merveilleuse d'étoiles dans la nuit mahoraise » (Appanah, 24). Un don de soi à l'île qui refuse d'accueillir.

Dans un remarquable essai poétique intitulé *Frères migrants*, Patrick Chamoiseau réhabilite la relation et la mondialité à la suite d'Edouard Glissant, comme des phénomènes pouvant permettre de déconstruire les imaginaires géographiques de ceux-là même qui expulsent. A quoi est ouverte la mondialité ?

*Aux poétiques d'un vivre sans conquête et sans domination
D'un habiter rendu aux grands espaces communs.
Il n'est fixité qui ne meure
Il n'est frontière qu'on n'outrepasse. (2017, p.75-76)*

Les vieilles frontières sont nées de l'arbitraire et des absurdités coloniales. Ce qui a donné lieu à des imaginaires géographiques sclérosés et abâtardis. P. Chamoiseau affirme que « Il n'est vie sans mouvement, vitalité sans migration-migrations physico-chimiques, migrations stellaires, migrations des gènes, migrations des corps, migrations de l'esprit et de l'idée du vivre, migrations

refondatrices de nos imaginaires. » (2017, p.79) Malheureusement, certains Etats-nations en voulant se montrer protecteurs, ont construit une figure monstrueuse et menaçante du migrant.

Conclusion

La question de la tragédie des frontières et la déconstruction des imaginaires géographiques trouve tout son sens dans les romans de Laurent Gaudé et Nathacha Appanah. Ces deux textes se construisent sur le thème contemporain de l'immigration clandestine et mettent en œuvre des programmes d'écriture pour faire tomber les murs érigés par les Etats-nations pour des besoins sécuritaires. Si les romans interrogent à travers des trajectoires croisées des personnages, le besoin et le désir d'ailleurs des hommes, ils évoquent aussi avec réalisme et précisions la situation des migrants en dénonçant le sort qui leur est réservé ainsi que les violences dont ils sont victimes. Il devient impératif de repenser les valeurs anthropologiques et philosophiques de l'hospitalité sans lesquelles, les sociétés sont appelées à mourir. Et dans ce sens, Patrick Chamoiseau fait l'éloge des écosystèmes ouverts au gré des saisons à travers lesquels s'est construit *Sapiens l'Africain*. Pour dire en d'autres termes que l'étranger doit être accueilli.

Bibliographie

AGIER, Michel, 2018, *L'Etranger qui vient-Repenser l'hospitalité*, Seuil, Paris.

AGIER, Michel, 2016, *Les Migrants et nous. Comprendre Babel*, CNRS, Paris.

APPANAH, Nathacha, 2016, *Tropique de la violence*, Gallimard, Paris.

FANON, Frantz, 2004, *Les Damnés de la terre*, La Découverte, Paris.

FOUCAULT, Michel, 1993, *Surveiller et punir*, Gallimard, Paris.

GAUDÉ, Laurent, 2017, *De sang et de lumière*, Actes Sud, Paris.

GAUDÉ, Laurent, 2006, *Eldorado*, Editions J'ai lu, Paris.

KUNDERA, Milan, 1984, *L'Insoutenable légèreté de l'être*, Gallimard, Paris.

LASVERGNAS, Isabelle, 2007, « À qui appartient la violence ? », *Topique*, n° 99,
p.115-127.

SOFSKY, Wolfgang, 1998, *Traité de la violence*, Gallimard, Paris.